



Dialogue



Pourquoi ne pas raconter...



Pisser Tranquille,
c'est trop demander?



TOUTE l'Histoire
des
Relations
Belgique/ Congo

Institut Royal Colonial Belge

SECTION DES SCIENCES MORALES
ET POLITIQUES

Mémoires. — Collection in-8°.
Tome XXXI, fasc. 2.

Koninklijk Belgisch Koloniaal Instituut

SECTIE VOOR MORELE EN
POLITIEKE WETENSCHAPPEN

Verhandelingen. — Verzameling in-8°.
Boek XXXI, afl. 2.

Le Noir congolais vu par nos Écrivains coloniaux

TEXTES

DE

F. BERLEMONT, R. CLOQUET, M. COOSEMANS, J. GERS, J.-M. JADOT,
P. E. JOSET, L. LEJEUNE, J. LEYDER, A. MAURICE, G. D. PÉRIER,
M. ROSE, J. SASSERATH, R. SAUSSUS, le R. P. F. SCALAIS, G. SION
et E. VAN GRIEKEN.

ILLUSTRATIONS

DE

F. Allard L'Olivier, A. Dupagne, A. Hallet, A. Jacovleff, H. Kerels,
F. Lantoiné, H. Logelain, Cl. Serneels, J. Tercas, Nic. Van den Houdt,
P. de Vacleroy et Herbert Ward.



Avenue Marnix, 25
BRUXELLES

Marnixlaan, 25
BRUSSEL

1953

PRIX : F 200
PRIJS :

Littérature



Le Noir congolais

vu par

nos Écrivains coloniaux

TEXTES

DE

Fernand BERLEMONT, Raymond CLOQUET, Marthe COOSEMANS,
José GERS, J.-M. JADOT, P. E. JOSET, Léo LEJEUNE, J. LEYDER,
A. MAURICE, G. D. PÉRIER, Max ROSE, J. SASSERATH,
Roger SAUSSUS, le R. P. F. SCALAIS, G. SION et E. VAN GRIEKEN.

ILLUSTRATIONS

DE

F. Allard L'Olivier, A. Dupagne, A. Hallet, A. Jacovleff, H. Kerels,
F. Lantoine, H. Logelain, Cl. Serneels, J. Tercafs, Nic. Van den Houdt,
P. de Vacleroy et Herbert Ward.

Avertissement.

Le présent ouvrage contient le texte de six conférences à auteurs multiples, faites au cours de l'hiver 1951-1952 à la Maison des Écrivains belges à Bruxelles, sur le thème unique : *Le Noir congolais vu par nos Écrivains coloniaux*, à l'initiative de l'Association des Écrivains et Artistes coloniaux de Belgique. M. J.-M. JADOT en était président, MM. G.-D. PÉRIER et Léo LEJEUNE, vice-présidents, M. P. HUBAUT, trésorier et MM. Arthur DUPAGNE, José GERS, Paul COPPENS et Pierre DE VAUCLEROY, membres du Conseil d'Administration.

Première conférence ^(*)

(*) Cf. Appendice I : *Nos Conférences et la Presse coloniale belge*, p. 238.

LIMINAIRE

C'est au souvenir jubilairement évoqué, lors du XXV^e anniversaire de notre Association, de conférences multiples par elle organisées au temps de ses débuts et vivement appréciées par un public de choix, que nous nous sommes résolus à entreprendre un cycle de soirées de l'espèce où serait étudiée par quelques-uns d'entre nous, chaque fois, l'attitude de quelques-uns de nos écrivains coloniaux vis-à-vis de nos pupilles de couleur : soudanais ou bantous, nilotiques, hamitisés ou pygmées.

C'est en effet, sans doute, de l'idée que se font les colonisateurs d'un territoire en friche qu'ils vont valoriser, des autochtones autrement colorés et civilisés qu'eux qui s'y trouvent, et des dispositions affectives que détermine en eux cette représentation, au moins autant que des postulats d'une saine exploitation progressive et rentable du sol et du sous-sol, que dépendent leur choix d'une méthode, leur sens de la politique indigène et leurs aménagements de l'avenir du Pays. Ce n'est pas uniquement par des raisons d'ordre économique et technique que les puissances coloniales tendent les unes, à la ségrégation des indigènes, les autres, à leur subordination au paternalisme européen, d'autres à leur promotion au rang de collaborateurs ou d'associés ou, mieux encore, à leur complète assimilation. Et cela est si vrai que l'on peut arriver par des raisons du cœur et des vues de l'esprit aussi bien que par les bas mouvements de l'orgueil racial ou de la seule cupidité, aux pires programmes de ségrégation : le culte sartrien de la « négritude » est aussi nuisible à l'heureuse intégration de la race noire dans la communauté fraternelle des Humains que les brutalités du Ku-klux-klan ou les calculs du syndicalisme

sud-africain. Et, tout de même, les thèses de LÉVY-BRUHL sur le prélogisme des noirs, thèses qu'il répudierait lui-même avant de mourir, n'avaient-elles pas inspiré, en même temps que d'aimables curiosités et de saines indulgences, un paternalisme allant jusqu'à la correction corporelle et aux atrocités de la « manière forte » ?

Il est d'autre part indéniable que les écrivains coloniaux qui sont le plus souvent des coloniaux écrivains, soit qu'ils se bornent à enregistrer en plus vif les impressions et les réactions du milieu colonial où ils vivent, soit qu'ils aient pu exercer par leurs écrits eux-mêmes une influence marquante sur les opinions et les tendances de ce milieu, sont les meilleurs témoins à entendre sur ces opinions et tendances qu'ils ont observées, analysées, enregistrées ou même dirigées. Que si l'on m'objectait qu'il est moins dangereux de juger une entreprise à ses accomplissements que sur ses confidences, je répondrais bien vite que notre œuvre au Congo n'a pas été l'objet d'une louange unanime de la part de nos écrivains. Nous aurons soin de faire porter notre examen sur des témoignages issus de tous les milieux, s'inspirant de toutes les convictions, formés à toutes les disciplines, ordonnés à toutes les professions.

* * *

Peut-être aurions-nous pu élargir notre enquête et la faire porter sur toutes les opinions émises sur le noir par des écrivains blancs. Mais ainsi élargie, cette enquête eût exigé de ceux qui la mèneraient et de ceux qui la suivraient une assiduité de semaines et de mois, sinon toute une saison, et perdait à la fois tout intérêt pratique, actuel et surtout national. Quel profit cette colonisation civilisatrice du Congo dont nous sommes fiers qu'elle soit nôtre, pouvait-elle escompter du rappel fait ici des allusions d'Homère ou même d'Hérodote aux

Pygmées du Haut-Nil ? Des rapports politiques des princes Achéménides ou des pharaons égyptiens avec les Éthiopiens, les Nubiens et les Nilotiques d'au-delà de la seconde cataracte ? Des relations de maître à esclave et à esclave, hélas ! tenu pour simple chose, des Grecs et des Romains avec des noirs de tout partout ? Des horreurs, si longtemps admises par tout notre Occident, du trafic négrier, qu'il fût aux mains des pirates barbaresques, des armateurs génois, ibériques, français ou hollandais, des Arabes d'Aden, de Mascate ou de Zanzibar, et de ses conséquences : l'esclavage du noir dans les deux Amériques et les vexations actuelles encore de la ségrégation ? Des passagères grandeurs des Empires soudanais vantées par les IBN KHALDOUN, les IBN BATOUTA et les ANSELME D'YSSALGUIER ? Des premières manifestations de la colonisation européenne dans le Golfe de Guinée et à la Côte d'Angola et des premières descriptions de l'Afrique centrale qui suivirent, dues à des voyageurs qui n'avaient fait qu'entrevoir leur sujet, eussent-ils été des nôtres comme EUSTACHE DE LA FOSSE et D'ESPIERRES et PIETER VAN DEN BROECK ou eussent-ils été traduits chez nous comme le fut par Martin EVERAERT, sur une première traduction de *Pigajetta*, le Portugais Duarte LOPEZ ? Des grandes explorations du XX^e siècle dont, seule, la dernière, grâce à l'heureux accaparement de Stanley par Léopold II, nous intéresse vraiment ? Ah ! certes, y aurait-il en tout cela belle matière à un cycle d'études qui relèverait aussi bien de l'histoire que de la littérature. Sa réalisation dépassait nos moyens sans nous faire entrevoir plus qu'une satisfaction de la curiosité pure. Mieux valait nous en tenir à un moindre propos : celui de préciser l'attitude intellectuelle et affective de nos écrivains coloniaux à nous, Belges ou étrangers entrés à notre service, envers nos Congolais à nous, soudanais de l'Uele et de l'Ubangi, bantous et semi-bantous de la forêt équatoriale et de la savane qui l'en-

cercle, nilotiques de l'Ituri et du Kivu, hamitisés de l'Urundi et du Ruanda, pygmées d'un peu partout.

Évidemment, seuls nous retiendront ceux de nos écrivains qui ont assez approché le noir congolais pour le bien observer et le bien juger.

C'est ainsi que, pour ne point nous écarter de notre propos et ne pas attarder nos exposés par des digressions exorbitantes, il nous faudra bien renoncer à vous rappeler certains écrivains des plus intéressants, parfois, et des plus méritants mais qui ne furent cependant que des coloniaux en chambre, en tout bien tout honneur. Nous ne vous parlerons pas de BANNING, le plus grand peut-être d'entre eux, ni d'Auguste DE LAMOTHE, le romancier des *Camisards* et des *Faucheurs de la mort* chers à nos primes jeunesses, mais auteur également de *Secrets de l'Équateur*, publiés en livraisons bihebdomadaires à un sou par *Le Patriote* et *Le National* bruxellois, ni de certain Père FRANCO dont un éditeur pontifical tournaisien distribua, traduit de l'italien, *Les Jumelles africaines*, description exacte, nous assure un sous-titre, du centre de l'Afrique d'après les découvertes les plus récentes, ni d'E. TYRIARD, auteur d'un *Afrika, gedeeltelijk naar de Schriften der Reiziger*, paru à Lierre, en 1878, ni même des ouvrages de propagande romancée du bon A. J. WAUTERS, tous écrits de bonne foi, sans doute, mais documentés de seconde main, aussi peu défendus que possible de la fantaisie et la plupart antérieurs à une intervention dans le centre africain, qu'il serait difficile de faire remonter à des jours antérieurs au discours léopoldien du 12 septembre 1876.

Par ailleurs, notre enquête s'arrêtera-t-elle au 1^{er} mai 1940. Les écrits non moins que les événements, en période d'agitation politique nationale ou internationale, ne se peuvent apprécier sans recul. Il va cependant de soi que nous n'entendons pas attribuer les tendances de guerre et d'après-guerre de notre administration coloniale à

d'autres raisons profondes que la suite dans les idées et la persévérance dans les attitudes d'un humanisme colonial déjà invétéré.

* * *

On a deviné, à me voir définir aussi exactement l'objet de notre étude, qu'elle a, dans mon propos, une fin non moins précise. Il en est bien ainsi, je vous en dois l'aveu. De nombreux voyageurs visitent notre Congo depuis que nous l'avons rendu praticable et même accueillant. Nombre d'entre eux écrivent et nous serons les derniers à le leur reprocher : nous écrivons bien, nous ! Mais parmi leurs jugements souvent très favorables sur nos accomplissements, se glissent par endroits des erreurs de nature à nuire aux bons rapports qui doivent perdurer entre nos noirs et nous. N'est-ce pas, pour ne citer qu'un exemple, parce qu'un visiteur américain, tout en célébrant les attitudes éminemment sociales de notre industrie minière au Katanga, n'a pas compris qu'elles ne s'inspiraient pas uniquement de la politique du meunier envers son âne, qu'un de nos jeunes écrivains de couleur du Stanley-Pool écrivait naguère à *Présence africaine* :

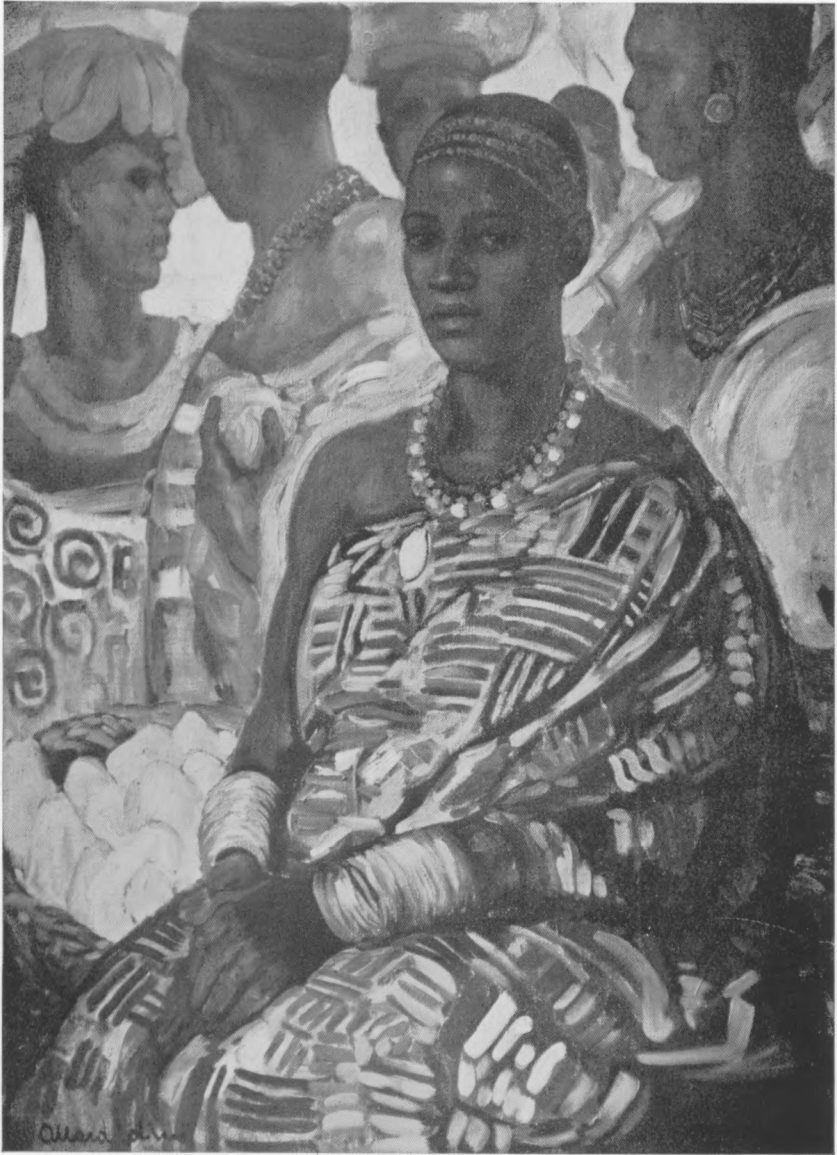
« Je dois reconnaître qu'ici nous sommes choyés et gavés... parce que la doctrine du Colonialisme le veut ainsi. Si le colon, l'industriel et le commerçant veulent voir leurs affaires prospères, il leur faut uniquement couvrir la nudité du noir et lui donner à manger. Une fois le ventre rempli, le noir s'en ira danser et dormir. Et point ».

Or, ne serait-il pas fâcheux, et pour eux plus encore que pour nous, qu'animés d'un mépris inspiré par ces vues trop étroites à la fois et injustes, nos noirs en voie d'évolution se jettent dans une aventure révolutionnaire qui ne pourrait aboutir qu'à l'anarchie dans la misère et à une rupture néfaste entre les détribalisés des centres et les bons basendji de la brousse et de la forêt, fidèles à leurs clans, indifférents à nos idéologies politi-

ques et voués par notre départ aux pires régressions ? La proclamation écrite *in tempore non suspecto* de nos intentions humanistes à leur endroit est éminemment de nature à éclairer nos confrères de couleur et à leur éviter une méprise génératrice des pires aventures.

Mais sommes-nous bien certains que tous nos écrivains s'avéreront imbus des mêmes convictions, également disposés à tendre à nos pupilles une main fraternelle, à les émanciper au moment favorable, ou former avec eux une société nouvelle sans discriminations idéologiques ou racistes entre ceux qui la formeront ? Non, sans doute. Mais j'ai la certitude que, dans leur ensemble, les opinions écrites que nous recueillerons, seront tout à l'honneur de ceux qui les auront émises et que les rares opinions pour nous embarrassantes trouveront une explication aisée, sinon leur excuse, dans l'ignorance, la précipitation ou l'un ou l'autre de ces gauchissements passionnels du jugement que provoquent si souvent l'intérêt, la rancune ou même le remords ; que, rarement, nous trouverons sous la plume de nos auteurs cette conception du noir anthropoïde resté en deçà de l'humain dont on écrivait tout récemment qu'elle ne se doit rencontrer que chez des Européens incultes et dépourvus eux-mêmes de toute philosophie ; enfin, que les quelques opinions irritantes que nous rencontrerons, seront éminemment compensées, tant aux yeux des noirs américains dont on nous dit qu'ils considèrent la colonisation belge comme un danger pour la race (*Présence africaine*, n° 8-9, p. 379), qu'aux yeux de certains de nos pupilles déjà tentés de se jeter dans leurs bras, par ceci que pour compenser une immense infortune, le fondateur de l'E. I. C. rêva de fédérer sous le drapeau de la civilisation des royaumes soudanais et bantous du Congo et que les formules salvatrices : « coloniser par droit de bienfait » et « dominer pour servir » sont tombées l'une et l'autre de la plume des nôtres.

J.-M. JADOT.



1. — Allard L'OLIVIER, Femme batutsi.

Deux précurseurs :

ARNOLD MAES ET PIERRE-J. DUTRIEUX

Il est deux hommes de chez nous qui furent des tout premiers à répondre à l'appel du Comité belge de l'Association internationale africaine et avant même la première conversation du roi Léopold II avec Henry Morton Stanley. Tous les deux intelligents, instruits, cultivés et curieux et disposant l'un et l'autre, l'un en néerlandais, l'autre en français, d'une plume bien taillée, ils eussent sans doute été nos deux premiers écrivains coloniaux belges s'ils n'avaient dû renoncer, l'un et l'autre, à la terre promise à leurs explorations avant que d'y entrer. Le premier, campinois, faisait partie de la première reconnaissance envoyée en Afrique centrale, en 1877, par l'Association internationale et placée sous le commandement du tournaisien Crespel : il mourrait à Zanzibar dès le 14 janvier 1878. Le second, tournaisien, fut envoyé par la même organisation, en avril 1878, pour remplacer le premier auprès du remplaçant de Crespel, l'athois Cambier : la maladie le contraignit à faire demi-tour dans le courant de l'été, en 1879. Le premier était docteur en sciences naturelles et membre de la célèbre société littéraire flamande : *Met Tijd en Vlijt* ; le second, docteur en médecine et promis à toutes les distinctions académiques du monde. L'un et l'autre, ils nous ont laissé, le premier sous forme de lettres à sa famille et de notes découvertes après sa mort, le second, sous la forme de conférences, de communications académiques et d'un petit volume de souvenirs autobiographiques, pathologiques et géographiques, un ensemble d'observations, anecdotes et considérations assez réduit, sans doute, et trop tôt arrêté, mais qui nous permettra d'entre-

voir sans mirage ce qu'ils auraient été : des hommes à qui rien d'humain n'est étranger.

Nous allons donc analyser ici les indices d'humanisme colonial que nous ont donnés dans ces confidences trop vite interrompues Arnold MAES, né à Hasselt le 21 mars 1854, et Pierre-Joseph DUTRIEUX, né à Tournai le 19 juillet 1848.

* * *

Arnold MAES, s'adressant à la veille de son départ aux membres d'une société savante dont il faisait partie, leur écrivait :

« Je ne regrette qu'une chose, c'est de ne pas disposer de plus de connaissances dans l'accomplissement de la tâche que Sa Majesté a bien voulu me confier. Mais, si le travail peut remplacer jusqu'à un certain point les ressources de l'expérience, je prends le solennel engagement de faire à tout instant tout ce qu'il est en mon pouvoir de faire, pour rendre service à la science et à l'humanité ».

On ne saurait se montrer plus humaniste que cela.

De ce grave serment, MAES saura se souvenir jusqu'à son dernier souffle. Rien, au cours de son voyage de Southampton à Zanzibar par Madère, le Cap Vert, le Cap de Bonne-Espérance et Durban, ne lui échappera de ce qui peut enrichir l'appréhension du monde par le savoir humain. Les plantes, les poissons, les oiseaux et les hommes sont tour à tour l'objet de descriptions minutieuses et d'identifications savantes. Et les noirs observés apparaissent aussitôt à leur observateur épris d'humanité, sous le jour le plus aimable : curieux de nouveauté, fervents de pittoresque, de musique et de rythme, aisément satisfaits et reconnaissants de peu, facilement amusés de leurs petits travers mais toujours serviables les uns envers les autres.

Par ailleurs, nos premiers expéditionnaires s'émeuvent-ils déjà, non sans indignation, à la constatation

de sévices ou d'injures dont ces frères de couleur sont victimes sous leurs yeux, à la vue d'une chaîne d'esclaves au travail chez le sultan zanzibarite Saïd Bargash, par exemple, ou au calcul du gain excessif de certains acheteurs d'or qui le paient à leurs vendeurs indigènes la moitié de son prix et leur vendent au double du sien la cotonnade de traite qui le remplacera dans l'économie domestique des pauvres gens.

Rien, à mon sens, n'indique mieux dans quel esprit notre MAES eût observé, goûté et traité les noirs que l'anecdote suivante :

Cambier, le second de Crespel, a un vieux haut-de-forme désormais sans emploi. Il le donne à un des noirs qui sont montés à bord du SS. *Danube* à l'ancre devant Durban. Le Cafre de lever les yeux vers le Ciel et de remercier notre compatriote en l'assurant que Dieu est avec lui, non sans, pourtant, rougir un rien sous les regards moqueurs d'amis qui le trouvent drôle avec « ça » sur la tête. Mais Cambier et Maes s'en vont alors quérir un vieux pantalon et le remettent à l'un des rieurs qui fait des sauts de joie, particulièrement séduit par les boutons de cuivre fixés à la défroque. Et c'est tout... Nos premiers représentants en Colonie ont eu le bon goût de ne pas pousser la plaisanterie plus loin !

Les lettres et notes d'Arnold MAES ont paru en 1879, dans la collection des écrits publiés par le Davidsfonds sous le titre : *Reis naar midden Afrika*, en une brochure in-16° de 170 pages. Précieux avant-propos à un témoignage perdu !

* * *

Pierre-Joseph DUTRIEUX, lui, a donné à son témoignage, lequel, d'ailleurs, portait sur plusieurs mois de vie en caravane, une forme plus expresse et plus développée. Ses *Souvenirs d'une Exploration médicale dans*

l'Afrique intertropicale (Paris, Carré; Bruxelles, Mancaux, 1885) comprend, en effet, à la suite de souvenirs autobiographiques, de nombreuses observations anthropométriques et ethnographiques, faites sur la route des caravanes entre Zanzibar et Tabora. S'étant intéressé au swahili dès son arrivée à la côte, il était à même de mieux pénétrer que d'autres les conceptions et les sentiments de ses porteurs et des indigènes qui l'hébergeaient, assez pour faire entière confiance à leurs aptitudes à s'intégrer dans l'organisation du monde civilisé, apercevoir que s'ils nous jugent d'après eux, nous commettons la même faute en les jugeant d'après nous, protester avec véhémence contre l'annexion de leurs terres ancestrales par une Allemagne encore sanglante de ses excès en Nouvelle-Guinée et prendre parti en disciple de MIKLOUKHO-MACKAY, mais en précurseur de Jules DESTRÉE et des idéologues plus récents de l'O. N. U., pour une politique coloniale internationale qui sauvegarderait l'essentiel de leur autonomie.

Comme MAES, DUTRIEUX eût été un témoin littéraire des plus précieux de nos débuts africains, si la maladie ne l'avait obligé à reprendre en Égypte le poste qu'il y occupait, avant d'entrer au service de l'A. I. A., dans les services d'hygiène de l'administration khédiviale, puis à rentrer en Belgique où il se marierait pour mourir peu après, bey d'Égypte et comblé de distinctions et de titres, à Paris, le 30 janvier 1889.

Il nous a paru de simple justice envers ces précurseurs de mettre en évidence, dès le seuil de ces débats, le caractère humain de leurs entrevisions.

J.-M. JADOT.

2. — Dupagne, Femme lulu.